

# RADIO, J'ÉCOUTE LE CŒUR DES HOMMES

FLORENT DELVAL

**PETITES CHRONIQUES ET DÉAMBULATION POLYPHONIQUE, À TRAVERS LE TRAVAIL D'ÉDOUARD LEVÉ, JORIS LACOSTE, GRAND MAGASIN, NG, VINCENT THOLOMÉ, OLIVIER TOULEMONDE, LILIA MESTRE... AFIN DE SAISIR L'INTÉRÊT RÉCENT DE LA PERFORMANCE CONTEMPORAINE POUR UN MEDIUM AUSSI DÉSUET QUE POPULAIRE : LA RADIO.**

La première image qui nous revient de la *Maison* (2006) de Édouard Levé<sup>1</sup>, c'est cette lumière éclatante comme celle des rêves. Au mur et dans l'espace, les œuvres qu'il nous montre apparaissent indistinctement. Elles sont difficiles à voir, sans doute à cause du reflet... Ou peut-être simplement parce que cette maison n'existe pas. Et que les œuvres sont de simples descriptions, des agencements de mots. Nous sommes assis dans notre salon, à côté des haut-parleurs; nous écoutons la radio. La seule véritable couleur perceptible est celle de cette voix monocorde et banale qui nous guide, celle de l'auteur en personne.

Quelques années auparavant, Édouard Levé avait écrit *Œuvres* (2002, P.O.L.), catalogue irraisonné de centaines d'œuvres potentielles jamais réalisées. *Maison* reprend le principe mais le déploie dans un espace imaginaire. Alors que *Œuvres*, composé de fragments, se feuilletait au hasard, *Maison* a un plan plus précis. La ligne narrative et temporelle qu'impose le medium radio se déploie dans un espace à parcourir. Plus que la littérature, la radio construit des lieux et évoque un ailleurs lointain. Deux hypothèses concourantes pourraient soutenir cette affirmation. La première tiendrait tout d'abord à l'aspect le plus pragmatique et technique du dispositif-aspect qui, paradoxalement, est aussi le plus magique. L'autre, aux usages les plus courants du medium, au style qu'il impose.

La dimension technique du medium suscite un imaginaire particulier. Même si cela s'avère rarement être le cas, la radiophonie suggère une simultanéité de l'émission et de la réception, et donc une forme de présence – réconfortant par exemple les solitudes nocturnes. Cette proximité défie toutefois la flagrante absence physique. Et comme la photo ne peut jamais gommer la subtile mélancolie des instants passés à jamais figés, la radio n'existe qu'à travers sa présence ectoplasmique et donc une spatialité problématique.

L'autre raison pour laquelle la radio est associée à un ailleurs inaccessible est que la forme de discours privilégiée est, de facto, la description. Pour pallier sa troublante cécité, la radio a dû toujours décrire, reconstituer précisément, sans se laisser toutefois sur ses limites. Mais naviguer à ce point entre les contraintes a créé un art si particulier qu'il perdure. Aussi étonnant que cela puisse paraître, alors que le téléspectateur peut quasiment choisir l'angle de vision de son match de foot, certains irréductibles préfèrent encore écouter les reconstitutions hallucinantes des commentateurs radio.

Certaines choses ne changent pas. À l'époque du podcast et alors que les émissions des grandes stations sont filmées, les images d'Épinal perdurent et la radio conserve son aura. Elle est devenue un genre, un jeu aux règles d'une autre époque. Comme Édouard Levé avant lui, Joris Lacoste<sup>2</sup> s'amuse des contraintes de la radio et pousse encore plus loin l'exercice de la description à la Roussel. Plus la description est précise et moins on y voit. Dans *Au musée du sommeil* (2009), il nous fait ainsi pénétrer dans un réseau complexe d'images imbriquées et mouvantes. Ce musée à l'architecture improbable se dérobe au fur et à mesure qu'on s'y aventure, selon les transformations les plus oniriques. À l'instar de l'auditeur radio, les acteurs/cobayes qui mettent en voix cette pièce avancent à tâtons. Et pour cause: hypnotisés au préalable par le metteur en scène, ils laissent libre cours à leur parole à partir d'un canevas de départ et deviennent littéralement les spectateurs de leur discours. Si analogie il y a entre l'auditeur et l'acteur qui explore ses rêves en direct, alors la radio n'est pas loin de l'hypnose. La proposition de Joris Lacoste, tout en partant des mêmes bases que celle d'Édouard Levé, va donc nettement plus loin en créant une fiction dont l'écriture ne précède pas son énonciation. Elle est intuitive, immédiate et accidentelle. La radio dès lors nous ouvre les portes d'un monde insoupçonné, qui plus

FLORENT DELVAL est né en 1978. Il est critique, curateur et dramaturge.

1 Édouard Levé (1965-2007), écrivain et artiste visuel, a travaillé avec divers acteurs et danseurs pour ses mises en scène photographiques. *Pornographie* est sa dernière œuvre.

2 Joris Lacoste, metteur en scène et écrivain, a développé avec Jeanne Revel la méthode d'analyse et de composition W. Il a été codirecteur des Laboratoires d'Aubervilliers.

♦♦♦

Stéphanie Béghain et Nicolas Fenouillat  
dans *9 lyriques pour actrice et caisse claire*  
de Joris Lacoste et Stéphanie Béghain, aux Laboratoires d'Aubervilliers, 2007.  
© Pierre Grosbois



est en direct! Ce n'est pas un hasard si deux artistes a priori étrangers à l'art radiophonique ont choisi d'installer un musée. Historiquement, ces deux dispositifs furent des instruments de découverte du monde et de perception du réel: des fenêtres ouvertes qui accordaient le don d'ubiquité. Nous explorons donc des territoires inaccessibles. C'est un beau paradoxe.

D'apparence plus triviale, la proposition du collectif Grand Magasin<sup>3</sup> explore des voies similaires en convoquant explicitement le champ lexical de la radio dans *Temps de réponse variable* (2009). Potaches et pince-sans-rire, c'est en revisitant de désuètes formes de quizz populaires qu'ils s'essayaient au format. Sous couvert d'étude pseudo-scientifique, ils explorent non plus le distant mais le proche, non plus le rêve et l'inconscient mais le langage articulé et de la réflexion – somme toute des zones non moins obscures. Fidèles à leurs techniques de déconstruction linguistique et grammaticale, ils titillent les limites du média grâce au silence. La radio est fragile. Elle ne supporte pas le silence au risque de se dissoudre. Au comble du comique, l'invité littéraire lit une page de son dernier ouvrage... mentalement. Mais la blague est toutefois plus subtile qu'il n'y paraît lorsqu'ils s'évertuent à retracer la construction mentale d'une réponse et donc à mettre en scène l'irreprésentable. Cette expérience limite prouve que la radio s'accorde difficilement aux figures contemporaines de l'attente, de l'immobilité, et doit rester dans le registre de l'action et du dire.

Insatiatement curieuse et contrainte au mouvement perpétuel, elle accueille naturellement ceux qui se sentent explorateurs dans l'âme. Ainsi, l'artiste nomade NG<sup>4</sup> aime y faire halte de temps à autre. Elle s'en inspire pour ses performances et lectures, mais c'est surtout sa pièce *Limits of paradise* – jungle qui nous intéresse ici. Personnage central de cette aventure et archétype naïf de l'inconnu, la jungle y est recréée de toutes pièces en n'utilisant que des bruits vocaux soigneusement montés qui nous replongent dans les plus candides fantasmes d'exotisme tropical. Ce qui n'est pas sans rappeler le *Kirkjubaejarklaustri* de Vincent Tholomé<sup>5</sup> avec Sebastian Dicenaire et Maja Jantar, pièce lue, mais surtout bientôt pièce de radio. Sur le plateau, les trois lecteurs, accroupis devant leur partition, délimitent un espace soigneusement annoté. La forme est proche de *Limits of Paradise*; la polyphonie remplace le montage. Le lieu qu'ils arpentent existe bel et bien (un petit village islandais) mais aucun d'eux n'y est allé. Sans souci de véracité, tous ces aventuriers bruiteurs construisent artificiellement une distance imaginaire: celle qui les sépare d'un lieu toujours fuyant.

Si, selon la conception durassienne, le cinéma est avant tout un art sonore, pourquoi la radio ne pourrait pas être quant à elle un art de la vision? Elle crée un espace acoustique, certes, mais qui ne fait que souligner l'absence flagrante de l'espace optique et haptique. On s'organise tout à fait différemment dans un monde de sons que dans un monde d'épaisseurs solides et palpables, où l'on doit s'orienter. Par réflexe, on reconstitue, on organise des volumes.

Prenons par exemple les documentaires de Olivier Toulemonde<sup>6</sup>. Ce musicien et performeur est devenu l'explorateur des plus invisibles proximités. Il a créé pour nous la réplique

d'un endroit inaccessible et insoupçonné en plein Paris. *La Gare engloutie* (2008), sous la dalle du XIII<sup>e</sup> arrondissement, est une immense caisse de résonance souterraine où se croisent aussi bien une foule interlope de marchands chinois qu'une caste de clochards troglodytes échappés d'un film d'anticipation. Cette reconstruction, cette narration constituée d'éléments prélevés grâce à un dispositif analogique de reproduction du réel évoque le cinéma. Mais au cinéma, le manque est sans cesse dissimulé, l'invisible sans cesse actualisé. C'est donc avant tout au théâtre et à ses ficelles que l'on pense et aux pièces classiques où l'action est toujours hors de portée. Il n'y a pas de hors-champs sur scène, ni dans l'espace radiophonique, car jamais l'ailleurs ne peut être actualisé par la suture d'un champ/contre-champ. On est toujours ici, jamais là-bas.

C'est en partant de ce postulat que Lilia Mestre<sup>7</sup> crée (*g*)hosts en 2007. La dramaturgie de ce spectacle a entièrement été pensée comme une dramatique radio et y fait des références directes. La pièce pourrait n'être qu'une classique déconstruction de l'illusion théâtrale si ce référent particulier, la radio, n'amenait pas avec lui son cortège d'ombres qui confère à l'ensemble une inquiétante étrangeté. Dans le long noir, silencieux, qui sert de prologue, espace de projection mentale, deux silhouettes se découpent. Deux squelettes. Mais ceci n'est qu'une farce macabre. Ce ne sont que de simples actrices qui se démasquent. Toutefois ce début déceptif n'annonce pas la mort de l'illusion puisqu'elles annoncent « Bienvenue à (*g*)hosts, l'émission quotidienne sur l'Autre Monde ». L'illusion est ailleurs, invisible. La présentatrice, Michel Yang, est prise de convulsions et ses yeux sont deux points blancs sans pupille. Ce geste enfantin est toutefois crucial: il convoque sur scène l'archétype classique du devin et opère la suture explicite entre la radio et le théâtre. À l'origine, ce sont tous deux des arts aveugles, et donc (paradoxalement?) des arts de la vision. En 2009, Lilia Mestre continue son exploration du médium avec *Live in Room*<sup>8</sup>. Une poignée de spectateurs entrent dans un appartement/décor et hors scène/hors jeu, Lilia et deux complices réalisent une émission en direct. Le son est spatialisé, les voix se déplacent. On ne comprend pas tout de suite, mais le salon réagit en fonction des spectateurs: la *maison* est hantée. Nous revoilà à notre point de départ, mais sous un angle différent: cette fois, elle a réussi à nous entraîner dans « l'autre monde ». Nous sommes dans ce lieu qui nous échappait sans cesse. Mais nous ne savons pas comment l'investir et surtout il résonne de voix qui semblent lointaines, passées. En passant de l'autre côté, nous sommes devenus nous-mêmes des ectoplasmes. Nous sommes finalement arrivés, là, mais un autre ailleurs s'est ouvert.

La radio et la performance entretiennent donc des liens formels aussi complexes qu'inattendus. Elles travaillent à partir de fondamentaux communs, notamment en questionnant la présence et le montrable. Mais c'est sans doute aussi que la radio est un média facile d'accès (grâce à l'Internet), qui demande peu de moyens et qui court-circuite les impératifs de production et de diffusion du spectacle vivant, offrant ainsi une plus grande liberté. ■

3 Grand Magasin a été fondé en 1982 par Pascale Murtin et François Hiffler. Ils ont conçu ensemble une vingtaine de pièces, numéros et performances. En 2001, Bettina Atala rejoint le duo. Grand Magasin anime un stage en avril à Bruxelles autour de « l'effet d'annonce ». Renseignements: [www.cifas.be](http://www.cifas.be).

4 NG collabore au projet de recherche Do It Yourself aux Bains Connective au printemps 2010.

5 Vincent Tholomé, poète et performeur, vit et travaille à Namur.

6 Olivier Toulemonde (Bruxelles) est musicien. Il collabore régulièrement avec des chorégraphes. Ou avec le performeur Gaëtan Bullourde. Il s'est fait remarquer récemment pour son documentaire sur les inaudibles dispositifs anti-jeunes Mosquitos (2009).

7 Lilia Mestre, chorégraphe, vit et travaille à Bruxelles. Elle est directrice artistique des Bains :: Connective.

8 Présenté au festival Working Title, décembre 2009.